

Bruno Germani

Padre di famiglia in Arce (Italia)

Bientôt, après qu'on eut entraperçu le visage de son père
Pâli dans le linceul,
Il n'y a plus de journées une à une
Mais des demi-années entières, été et hiver.
Printemps et automne ont déserté avec lui.
En perdant le père qu'on n'avait pas vraiment trouvé
Les jours s'indiffèrent,
Est-ce lundi ou mardi ?
Peu importe, le temps fait ses affaires.

Je suis dans n'importe quel jour,
Je sais son nom mais je ne le retiens pas
Car il ne me retient pas plus que ça.
Les oies sauvages n'ont pas plus d'espace
Que ce temps qui ne porte pas de nom.
L'hiver elles passent au-dessus des fleuves du nord
Et reviennent l'été par-dessus les fleuves, au sud.
Les gens sont des oies qui jacassent
Avec de magnifiques plumages.

Le nom du temps est le temps,
N'est pas lundi qui veut.
Nous a-t-il pris notre temps ?
On ne l'a pas senti,
Mais quelque chose nous a échappé
Parce que le monde qu'on trouve
N'est pas identique à celui qu'on cherchait.
Les visages brouillons, heureusement,
Ne se souviennent pas de ce qu'ils cherchaient.

Je n'ai jamais cherché mon père car il était là
Sous son visage tout trouvé que je n'apercevais pas.
Des bleus de travail lui étaient atours
Avec un mètre pliant, un marteau, un fil de maçon.
Je mesure le temps qu'on n'a plus.
Je tape la mesure du temps qu'on n'a plus.
Le lundi était en équilibre sur un fil
Duquel il a versé
Dans le fleuve avec des oies semblables à hier.

Les hommes se ressemblent.
Lundi passé, aucun n'a plus visage qu'un autre
Hors mon père qui a le visage absent d'un père.
Nous prônions ensemble une révolution politique finale
Qui n'est pas arrivée,
Mais la révolution du temps nous a ramenés
Et aussi délaissés,
Quand même nous avons goûté ses heures
Jusqu'à se brûler au soleil,
Heureux sous les orages, le printemps et les jours.

Je suis rassasié,
J'ai vu mon père mourir
Ramener ses proches au monde commun
Auquel j'ai pu aspirer sottement.
On y est, il ne va plus en finir car le temps le prend dans ses bras.
Cœurs serrés, on y est, sur la terre mère que le temps ensemence.
Il y a un cerisier dans le jardin sous lequel on s'allonge
Admirer l'étendue du ciel
Et la longue course rapide des nuages.

Lundi déjà, on était les uns sur les autres,
Les mains épatées et calleuses des pères passant tendrement
Dans les chevelures d'enfants.
Nous avons trouvé le temps de vivre
Au fil de l'eau, quand le fleuve est clair et fertile.
Lundi encore, il y a des gueules-de-loup dans les champs
Qu'on cueille à brassées quand la pluie s'arrête,
Le temps allant en s'éclaircissant.
Il se sera éclairci jusqu'à disparaître en prenant son dû
Qui est des corps rompus des pères.

Il y a du rouge
Dans le cerisier et dans les cuisses des femmes.
Jamais terre ne fut plus rougie aux feux qui nous prennent,
Quand le fleuve creusait la vallée
Pour nous ouvrir un chemin qu'on prit en se pressant
Tous les lundis en partant au travail.
On revenait le soir dans la vallée
Qu'on ne devait pas reprendre
Pour s'en aller nulle part, dans la verve changeante
Et illuminée de la soirée.

Ce n'est pas le printemps mais l'été déjà
Quand, après, on va en lumière
Se rendre compte qu'on n'a pas visage.
Personne n'a vécu, les enfants vivent seuls
Sur la terre immense, entre les jambes ouvertes des mères.

Ce qui est fait est encore à faire,
Changer le monde n'a jamais eu lieu
Puisqu'on a été ramenés à l'entrée de la vallée
Avant même qu'on fût mis en beauté d'une figure d'ange.

Voilà qu'on parle,
Tentant de couvrir le monde nu qui, hier, nous ravissait
Mais la nudité fait peur car c'est le corps sans fioritures
Des décédés.
J'ai guidé mon âme à parler, sourd à ce qui veut se taire.
Mais nous parlons pour mieux taire encore
Comme les habits dessinent les formes.
Nous sommes bavards
Pour ne pas croiser le temps violemment.

Je le connais parce qu'il a creusé
Des vallées impossibles avec d'interminables trajets,
Des millions de mots dont on ne sait pas quoi dire
Avec leurs idées sous-jacentes qui nous encombrent.
Le temps donne à réfléchir,
On ne devrait pas se prêter
Mais il est tard quand on y songe lors même la vallée est pleine d'ombres.
La vallée est dans le jour, la vallée est dans la nuit,
Et c'est au même instant.

J'ai parlé comme un âne, avec des gueulantes et des mots doux
Dont le temps n'a rien à faire quand il nous entoure
Avec ses embrassades distantes.
Le jour ait pitié de nous,
Nous n'aurons pas su rendre la vie plus douce
Avec les mots de tous les jours.
La violence est régulièrement installée
Comme des pantins que le temps agite
Quand on devient dur et méchant.

Il y a dix-mille pères dans le jardin
Mourant sous la lune les uns après les autres
Comme le cerisier fleurit à nouveau
Mais ce n'est pas le même.
J'ai aimé mon père très tard, c'était après le temps.
Les oies ont fait étape dans le jardin,
On se met à fleurir et, au temps similaire,
On se met à faner
Quand les pères s'apprêtent à tomber.

Ils font la faute de mourir,
Une après tant d'autres qu'on pardonne,
Mais pas volontiers car ils ont entraîné lundi avec eux

En nous laissant derrière eux
 En la seule présence du temps et de son unique absence.
 Les enfants sont des anges déçus
 Dont les visages s'acclimatent jusqu'à n'être plus eux-mêmes.
 Nous avons été des enfants,
 Nous ne le sommes plus,
 Tant que nous ne pouvons plus concevoir que nous l'avons été.

Je ne veux rien dire,
 J'ai crainte de tout ce que je dis
 Parce je crains que tout ce que je dis soit taché de faussetés.
 Ah que je m'accorde de me taire pour finir,
 Le début d'une comédie légère aux anges souriants
 Comme on signe la paix.
 Je ne veux rien dire parce que les pères, en mourant,
 Nous ont rendus imparfaits
 Et au début du monde
 Où tout doit commencer quand tout s'est déjà passé.

Chaque année les oies ont survolé la vallée.
 C'est fête de voir les oies passer en volées sans nous jeter un regard
 Car elles sont le dessin du temps ailé qui n'est pas arrêté.
 Nous sommes immobiles, sans rien faire,
 Mais dans le voyage incessant des oies
 Nous amener le sourire
 Qu'on n'aura jamais rendu même à la mort fugitive de nos pères.
 Je ne connais pas le temps parce qu'il ne m'a jamais quitté
 Comme on peut s'embrasser sans se regarder,
 S'aimer sans beaucoup se voir.

Nous vivons dans le temps parfait
 Qui a creusé des vallées lumineuses
 Que nous prenons joyeusement le matin pour ne plus y repasser.
 Dans le paquet de cartes qui traînait sur la table de la cuisine,
 Entre le beurre, le café et le pain, au gai matin,
 Les pères ont pris leurs morts,
 Une carte aveuglante qui rend humain.
 C'est tard que nous avons trouvé le temps de vivre
 Pour en finir derechef.